

**Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra Garnier, le 19 octobre
2014. Mozart : L'Enlèvement
au sérail. Erin Morley, Anna
Prohaska, Bernard Richter,
Lars Woldt... Orchestre et
choeurs de l'Opéra National
de Paris. Philippe Jordan,
direction. Zabou Breitman,
mise en scène.**



L
,
O
p
é
r
a
d
e
P
a
r
i
s
i
n
v

ite l'actrice et réalisatrice Zabou Breitman à mettre en scène une nouvelle production de L'Enlèvement au sérail de Mozart, après une absence de presque... 30 ans dans l'illustre maison. Une jeune et pétillante distribution des chanteurs anime la comédie sentimentale et éclairée de Mozart, fille du siècle des Lumières. Philippe Jordan assure la direction musicale.

Turquerie, sucrerie... Mozart cocasse !

Le premier singspiel ou opéra allemand de la maturité de Mozart, est en fait une commande de l'Empereur Joseph II créé en 1782. C'est un véritable élargissement du genre, ouvrant la voie à la Flûte Enchantée, à Fidelio, au Freischütz. Voilà le premier grand opéra allemand et le plus grand succès des opéras du vivant du génie salzbourgeois. Ici nous pouvons trouver, comme c'est le cas aussi pour Idomeneo, les germes de toute la musique de l'avenir de Mozart. Comme dans tous ses opéras, le thème de base est celui de l'amour qui triomphe sur toutes les forces hostiles qui s'y opposent. Il s'agit également d'une œuvre d'art d'une grande difficulté interprétative, l'Empereur même dit à Mozart « Trop beau pour nos oreilles, et beaucoup trop de notes ». Phrase souvent paraphrasée et devenue archicélèbre.

Avec son librettiste Johann Gottlieb Stephanie, Mozart remanie et améliore la forme de l'opéra de sauvetage, typique au 18e siècle. L'histoire d'une simplicité tout à fait allemande raconte l'aventure de Belmonte dont l'entreprise est d'enlever sa bien-aimée Constance, ainsi que sa servante Blondine et son ami Pedrillo, du palais du Pacha Sélim. Celui-ci les a achetés auprès des pirates et est épris de Constance, qui devient sa favorite malgré sa fidélité à Belmonte. Blondine inspire la curiosité d'Osmin, le gardien du sérail attiré par elle, tandis que Pedrillo, amoureux d'elle aussi, concocte un plan pour aider Belmonte. Après une série de situations d'un lyrisme succulent, les protagonistes sont capturés par Osmin juste avant leur départ. Il insiste qu'on les pend pour trahison, chose à laquelle le Pacha pense sérieusement

d'autant qu'il découvre que Belmonte est le fils d'un ancien ennemi. Mais Selim finit par choisir le chemin de la magnanimité ordonnant leur libération immédiate. D'une façon plutôt audacieuse et insolente, mais toujours sublime, Mozart met en scène son monarque éclairé en guise de Turc. De quoi choquer et amuser le public cosmopolite de l'Empire Austro-Hongrois !

Le couple noble de Constance et Belmonte est interprété par **Erin Morley** et **Bernard Richter**. Elle fait preuve d'un joyeux mélange de gravité et de candeur, sans doute grâce à la mise en scène qui insiste sur l'aspect comique de l'œuvre. Elle chante une série d'airs d'une difficulté extrême, toujours avec une très grande émotion. Quand elle chante son chagrin d'amour au Pacha lors du « Ach ich liebte » du 1er acte, elle inspire déjà des frissons. Son « Traurigkeit » suivant rompt les cœurs. Très investie d'un point de vue théâtral, elle réussit l'air de bravoure à l'italienne « Martern aller Arten » (avec quatuor de solistes instrumentistes jouant sur scène) ; un air pour soprano des plus virtuoses dans l'histoire de la musique. Si le souffle souffre parfois, nous restons conquis par sa performance remarquable. Quant à Richter il a une voix puissante et à la belle couleur. Son *sostenuto* et sa projection impressionnent et il maîtrise les difficiles passages de coloratura de son personnage ; si sa prestation brille avec l'éclat de l'héroïsme sentimental d'un noble amoureux, nous trouvons son jeu d'acteur parfois trop affecté. Ceci donne des scènes comiques tout à fait piquantes mais avec peu d'élégie. Or, c'est avec son chant brillant et parfois trop fort qu'il ravit l'audience, notamment lors des ensembles.

Le couple populaire de Blondine et Pedrillo est assuré par **Anna Prohaska** et **Paul Schweinester**. Ils sont tous les deux d'excellents comédiens, et dans cette mise en scène c'est certainement l'aspect qui est le plus mis en valeur. Elle, fait une Blondine capricieuse et hautaine au chant aérien,

d'une agilité pétillante et légère. Nous apprécions qu'elle ose intervenir dans la partition pour se l'approprier, même si ce n'est malheureusement pas toujours très réussi. Son excellent jeu d'actrice l'emporte dans ses airs pas faciles et elle se distingue surtout dans les duos et ensembles où elle arrive à déployer les beautés de son instrument sans être distraite par une quelconque ornementation superflue. Le Pedrillo de Schweinester est une agréable surprise, beau à entendre et à regarder. Il a une certaine exubérance comique dans l'expression qui s'accorde superbement avec le rôle. Le timbre de sa voix est particulièrement attirant. Il rayonne d'humour dans ensembles et solos. **L'Osmín de Lars Woldt est implacable.** Encore un autre personnage avec des airs d'une difficulté extrême ; il s'agit en effet du rôle pour basse avec les coloratures les plus virtuoses qui soit ! Il campe un méchant tragi-comique à la perfection par son jeu d'acteur. Son dernier air « Ha, wie will ich triumphieren ! » est un véritable tour de force.

Jürgen Maurer interprète le rôle parlé du Pacha Selim avec une dignité et une prestance hors du commun. Si la mise en scène était autre, nous aurions craint que Constance tombe sous son charme, tant sa beauté plastique et son jeu d'acteur sont séduisants.

La mise en scène très cinématographique de **Zabou Breitman** renvoie directement au film-documentaire d'opéra Mozart in Turkey d'Elijah Moshinsky, filmé au palais Topkapi à Istanbul. Elle dit s'être inspirée du cinéma muet des années 20. Elle transpose l'action à cette période et ajoute un film muet comique illustrant le contexte durant l'ouverture. Accents féministes et éclairages comiques qu'elle intègre à la narration ne font pas du plat qu'elle sert un repas particulièrement nourrissant. En revanche, son insistance sur le comique et le traitement plastique de l'action (fabuleux décors de Jean-Marc Stehlé et costumes d'Arielle Chanty) rendent sa création tout à fait succulente. Si elle ne réussit

pas toujours le traitement des da capo (chose jamais évidente), cela reste un bel ouvrage. Sans plus.

En contrepartie, le Choeur et l'Orchestre de l'Opéra National de Paris offrent une performance riche en couleurs, à l'entrain endiablé mais aussi avec un lyrisme éblouissant. Les musiciens jouant les instruments « alla turca » (piccolo, triangle, cymbales et grosse caisse), sont sur scène, habillés en « turc ». L'effet est fort sympathique. La dynamique fabuleuse des chœurs sous la direction de José Luis Basso s'accorde avec celle de l'orchestre dirigé par Philippe Jordan. Il offre une lecture intéressante, avec très peu de coupures, et il exploite les qualités de l'ensemble avec élégance mais aussi certitude. Parfois il y a des décalages plutôt confondants entre l'orchestre et les chanteurs, nous pensons surtout au finale du 1er acte « Marsch ! Marsch ! Marsch ! », ... un peu décevant. En revanche, le traitement du finale du 2e acte, l'incroyable quatuor « Ach ! Belmonte ! Ach ! Mein Leben ! » est très pertinent, s'agissant du sommet lyrique de l'opus : l'idée de Jordan de ralentir alors le tempo, fonctionne bien.

Mozart : nouvelle production de l'Enlèvement au Sérail, Zabou Breitman, mise en scène. Philippe Jordan, direction. De toute évidence, une nouvelle production à découvrir au Palais Garnier à Paris, les 16, 19, 22, 24, 27, 29 octobre, les 1er, 5 et 8 novembre 2014 ou bien l'année prochaine les 21, 24, 26, 29 janvier et les 1er, 4, 5, 7, 10, 12 et 15 février 2015.

Compte rendu, opéra.

**Toulouse. Théâtre du
Capitole, le 7 octobre 2014.
Giuseppe Verdi (1813-1901) :
Un Ballo in Maschera, opéra
en trois actes. Vincent
Boussard, mise en scène ;
Vincent Lemaire, décors ;
Christian Lacroix, costumes ;
Guido Levy, lumières ; Avec :
Dmytro Popov, Riccardo ;
Vitaly Bilvy, Renato ; Keri
Alkhema, Amelia ; Elena
Manistina, Ulrica ; Julia
Novikova, Oscar ; Aymery
Lefèvre, Silvano ; Leonardo
Neiva, Samuel ; Oleg
Budaratschkyi, Tom ; Choeur
et Maitrise du Capitole (chef**

**de chœur Alfonso Caiani);
Orchestre National du
Capitole de Toulouse. Daniel
Oren, direction.**

Le lever de rideau annonce une belle soirée d'opéra. Les  cordes suraiguës sont subtiles, le canapé sur lequel dort Riccardo avec une élégance très inhabituelle pour un ténor et la plastique gourmande du page oscar, vraie femme et non adolescent incertain, promettent une lecture de l'oeuvre pensée. Le beau portrait du monarque suspendu en fond de scène fait passer le souffle de l'idéal des Lumières cher au XVIIIème siècle. Le chœur d'hommes est bien nuancé. Le réveil du comte déguisé en monarque fonctionne à merveille entre rêve et réalité,: il situe bien l'idéalisation de cet homme de pouvoir animé par de bons sentiments. **C'est en effet Dmytro Popov en Riccardo qui tient tout au long de l'opéra ses promesses.** Longue voix de ténor spinto, aux couleurs magnifiques, au grain noble ; capable de nuances sur toute la tessiture avec des piani aigus de rêve, ce chanteur fera courir les foules.

**Le superbe Riccardo du ténor
Dmytro Popov**



De surcroît, c'est excellent acteur qui a une belle allure tant dans la légèreté que dans le drame. Quand on sait la difficulté du rôle, saluons bien bas une incarnation magistrale tant scénique que vocale, car cela tient presque du miracle. Au firmament il restera pourtant

bien seul. Car son Amelia est bien loin de son aisance scénique. Il faut dire à sa décharge qu'elle a été abandonnée à son triste sort par le metteur en scène et le costumier. Une petite robe noire en imperméable transparent pour la scène du gibet! Et rien dans ses attitudes qui trahissent l'effroi peint par l'orchestre ! Seul le dernier costume du bal lui sied un peu. Mais aucune direction d'acteur même pour la mort de Riccardo. La voix de la soprano **Keri Alkhema** est toutefois celle d'une grande et puissante Amelia. Voix corsée capable d'allégements, avec des forte puissants et des sons piani délicats, elle sait admirablement phraser ces deux airs sublimes. Avec une émotion poignante dans le deuxième. Le duo d'amour restera comme une merveille de fusion vocale en plénitude de beau son. En Renato, le baryton verdi **Vitaly Bilvy** reste à un niveau de prise de rôle honnête sans trouver l'honneur ombrageux du personnage. Car non Renato n'est pas un simple méchant de mélodrame ! C'est un noble cœur tout fait d'abnégation qui souffre d'aveuglement et se laisse gagner par la mort quand l'amour le menait jusqu'alors. Une belle voix un peu raide qui gagnera, nous l'espérons en souplesse et en intelligence théâtrale avec l'expérience. Et un chanteur qui renoncera aux effets de volume en fin d'air terminé fortissimo... (O Dolcessa perdutta!)

Le page Oscar semble avoir occupé metteur en scène et costumier qui en font un personnage intéressant. Vocalement **Julia Novikova** a une voix plus corsée que bien souvent sans rien abandonner des vocalises légères du rôle. Avec Riccardo,

ils forment le couple théâtral qui fonctionne le mieux. Ulrica est scéniquement une sorcière de salon plus élégante qu'effrayante et vocalement plus mezzo que contralto. Mais l'habileté du jeu d'Elena Manistina et sa belle voix cuivrée retiennent l'attention.

Le chœur est à la hauteur des très belles pages écrites par Verdi. Admirablement préparés par Alfonso Caiani, ils rivalisent avec les meilleures maisons d'opéra. L'Orchestre du Capitole est superbe de couleurs instrumentales. Mais la direction de Daniel Oren est brutale, sans phrasés. Il semblerait que le chef ai voulu ignorer l'admirable construction dramatique de l'ouvrage, tout attaché à ses oppositions kaléidoscopiques passant si abruptement du monde léger d'Offenbach au drame le plus sombre. En ce sens, il y a un vrai accord avec la mise en scène de Vincent Boussard et les costumes de Christian Lacroix : tout dans les effets d'opposition, rien dans une vision dramatique construite. Dommage ... Même réserve pour les décors et les lumières se font oublier, absentes dans la scène nocturne du gibet, moment attendu s'il en est.

Au final, reste le portrait idéalisé du Monarque des Lumières incarné par Dmytro Popov en Riccardo. Pas assez de la subtilité de ses rapports avec les autres personnages et un orchestre sous employé.

Toulouse. Théâtre du Capitole, le 7 octobre 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Un Ballo in Maschera, opéra en trois actes. Vincent Boussard, mise en scène ; Vincent Lemaire, décors ; Christian Lacroix, costumes ; Guido Levy, lumières ; Avec : Dmytro Popov, Riccardo ; Vitaly Bilvy, Renato ; Keri Alkhema, Amelia ; Elena Manistina, Ulrica ; Julia Novikova, Oscar ; Aymery Lefèvre, Silvano ; Leonardo Neiva, Samuel ; Oleg Budaratschkyi, Tom ; Chœur et Maitrise du Capitole (chef de chœur Alfonso Caiani); Orchestre National du Capitole de Toulouse. Daniel Oren, direction.

CD. Caldara : La Concordia de' pianeti (Galou, Fagioli, Marcon, 2014)

CD. Caldara : La Concordia de' pianeti (Galou, Fagioli, Marcon, 2014) 1 cd Archiv produktion. Un bref portrait du compositeur tout d'abord. Le vénitien Caldara (1671-1736) éclaire l'Europe de la fin du Seicento (XVIIème) par son génie dramatique remarquablement souple et intérieur. Maître de

chapelle à la Cour de Mantoue (après Monteverdi), à Rome en 1708 quand Haendel, jeune virtuosité étrangère séjourne dans la cité éternelle, Caldara, un temps maître de chapelle du prince Ruspoli, quitte définitivement l'Italie pour l'Autriche ; à Vienne, il dirige la vie musicale officielle sous la direction de Fux, à partir de 1716. Après quelques ouvrages créés à Venise (Farnace, 1703, Sofonisbe, 1708), Caldara ne tarde pas à prendre son envol et devenir une personnalité européenne, entre l'Italie et l'Autriche, à l'époque des Scarlatti père, Corelli...

Son catalogue lyrique comme de drames sacrés, un genre très prisé à la cour impériale des Habsbourg est impressionnant.



L'oratorio *La Concordia de pianeti* date de 1723 : l'ouvrage est donc postérieur à son chef d'oeuvre sacré et dramatique qu'a révélé il y a plus de 20 ans, René Jacobs : *La Maddalena ai piedi di Cristo* (1700).



Enregistré sur le vif lors de la première mondiale de janvier 2014 à Dortmund, l'oratorio de Caldara: *La concordia de' pianeti* reflète idéalement le goût des Habsbourg à Vienne alors que le Vénitien en poste depuis 1716, livre de nombreuses partitions sacrées ou profanes, particulièrement dramatiques pour la Cour du très mélomane Charles VI (lequel dirigeait même des concerts depuis le clavecin). Ce qui frappe ici, avant les grands auteurs lyriques du plein XVIII^e, Vivaldi, Haendel, Rameau, et aussi Bach évidemment, c'est la finesse d'une écriture ciselée, aux récitatifs bien écrits, et dont la vision introspective et même psychologique préserve la profondeur émotionnelle des personnages en présence (il s'agit pourtant de divinités). Le raffinement de l'orchestration distingue avant Haendel, le style princier de Caldara : en témoigne entre autre, l'air de Jupiter par exemple page 16 du cd1, où la divinité lumineuse et positive, fière incarnation de la justice, s'accompagne de hautbois et bassons embarqués d'un fini particulièrement coloré et ductile.

Caldara : un enchanteur à peine dévoilé

Andrea Marcon, hier chef complice de « *La Kermes* » avec son orchestre baroque de Venise nous gratifie d'une lecture globalement animée mais terne dans la continuité. S'agissant de Caldara ex élève de Legrenzi, compositeur et musicien

(violoncelliste virtuose d'après les témoignages d'époque) très lié à la chapelle San Marco à Venise, on est en droit d'écouter le meilleur côté raffinement instrumental... D'autant qu'après 1716, quand commence son service de 20 ans à la cour impériale de Vienne, Caldara n'écrit plus avec la grâce légère de ses débuts italiens : il sert le goût de l'Empereur pour une instrumentation plus opulente et fournie, colorée et palpitante... Trompettes (dès l'ouverture), timbales, hautbois et bassons composent la parure scintillante de cette Serenata, partition au prétexte festif qui est représentée en plein air à l'occasion du retour du couronnement de Charles VI comme roi de Bohême, le 19 novembre 1723. Le sujet glorifie le couple impérial en particulier Elisabeth, alors enceinte et dont le prénom Elisa dans le texte, émaille les multiples références plus ou moins explicite du livret. L'espérance d'un héritier mâle porte l'exaltation implicite d'une œuvre plutôt lumineuse, voire italienne par son esprit léger et célébratif.

Portés par une partition dont on devine les beautés multiples malgré son office officiel, on rêve d'un continuo plus nuancé et impérieux, frappé par une véritable urgence dramatique, celle pourtant présente ici, partagée par les excellents solistes dont évidemment l'alto ample et très articulé de **Delphine Galou**, ou cette fièvre embrasée, agitée mais habitée du luminescent contre ténor décidément prodigieux de **Franco Fagioli** (que d'aucuns ont à présent surnommé « Monsieur Bartolo » en référence à La Bartoli son idôle). Galou fait une vénus essentiellement et magnifiquement charnelle quand à l'Apollon de Fagioli (successeur dans ce rôle de castrat légendaire Carestini, le favori de Haendel), il reste de bout en bout constamment embrasé, éblouissant et aussi humain.

Aux côtés de chanteurs de grande classe, ce n'est donc pas dans la fosse, la fièvre ciselée d'un René Jacobs auquel on doit un remarquable Orlando de Handel chez Archiv, coup de coeur récent de la rédaction cd de classiquenews. Le nom de Jacobs est d'autant mieux venu, s'agissant de Caldara que le

chef reste le pionnier défricheur, capable de nous émerveiller avec son oratorio d'un sublime inégalé : la Maddalena ai piedi di Cristo, nous l'avons dit, référence discographique en la matière depuis plus de 20 ans... A l'aune d'un tel document pionnier, il était difficile de passer après : Andrea Marcon ne partage pas la science des nuances et des dynamiques ni la tension dramatique de son aîné. L'interprétation baroque actuelle est loin d'égaler celle des pionniers de la première heure : nous le constatons souvent à chaque concert et nouvel enregistrement.

A défaut d'une direction réellement passionnante, réduisant l'impact d'une partition pourtant scintillante, reportez vous sur les voix, elles, beaucoup plus captivantes. Caldara attend toujours son heure : même imparfait ce nouvel enregistrement en première mondiale donc confirme qu'ici, un immense génie lyrique dort toujours à l'écart des scènes médiatiques. Or Caldara (inhumé à la Cathédrale Saint-Etienne de Vienne, quand même et en grande pompe) a été copié par Bach, Haydn, Mozart...

Antonio Caldara : La concordia de' pianeti : Daniel Behle · Veronica Cangemi – Ruxandra Donose · Franco Fagioli – Delphine Galou · Carlos Mena · Luca Tittoto. La Cetra .Andrea Marcon, direction. 2 cd 0289 479 3356 4 ARCHIV Produktion

LIVRES. « Robert Schumann, folies et musiques » de Philippe André (Le Passeur

éditeur)

LIVRES. « Robert Schumann, folies et musiques » de Philippe André (Le Passeur éditeur). Folie et musique, déséquilibre psychique et création romantique ... Les cas d'autres artistes frappés comme Robert Schumann (1810-1856) par la menace de la démence et de l'inéluctable destruction psychique (à cause de la Syphilis, tels Poussin, Nietzsche, Baudelaire, Flaubert...) saisit car l'équation du génie jaillissant et la déraison destructrice simultanée, échafaude une contradiction spectaculaire... le sujet pourrait agacer tant elle peut véhiculer d'aprioris fastidieux et stériles. Il n'en est rien ici car l'auteur aime passionnément son sujet, précisément la musique de Schumann. **En mélomane affûté, averti (toujours très accessible), le psychiatre et psychanalyste Philippe André** reprend un précédent texte édité en 1982 mais qu'il a totalement restructuré et réécrit en majorité : il signe ainsi un remarquable essai qui éclaire, pourtant sans illustrations, toutes les zones d'ombre d'une vie dédiée à la musique, où l'acte créateur exprime la volonté d'une conscience qui se savait malade et certainement condamnée. En réaction, l'acte de composition affirme une volonté viscérale prête à en découvrir avec le poison intérieur. Le lecteur apprend des éléments précieux sur la vie du jeune Schumann, son angoisse de la mort, sa lente et inéluctable destruction intérieure, et pourtant, une volonté viscéralement accrochée à l'esprit pour rompre la spirale terrifiante de la fatalité.



Philippe
ANDRÉ
ROBERT SCHUMANN,
FOLIES ET MUSIQUES

LE PASSEUR

1982



Il recompose le puzzle d'une vie martelée par les épreuves intimes, les deuils et aussi des péripéties plus imprévisibles dans une époque où la science

médicale était embryonnaire : ainsi sa Syphilis (cause principale et fatale) soignée (vainement) par l'arsenic dont les effets seront eux aussi destructeurs... La figure originelle de l'adolescent lumineux, positif est rétablie, bientôt dépassée par les événements tragiques dont il est le témoin.

Ainsi de Dresde à Dusseldorf, le compositeur de plus en plus estimé doit reconnaître peu à peu la perte de son contrôle, abandonner la direction (en 1853), mais composer toujours, écrire... dans ce combat contre l'inéluctable, l'année 1849 fait figure de cap édifiant, sommet de ses facultés créatrices (l'année des grands accomplissements dont les Scènes de Faust, après son chef-d'oeuvre lyrique toujours à réévaluer Genoveva de 1848). Après Dresde, le séjour à Düsseldorf de 1850 à 1854, où il se lie avec le jeune Brahms, marque l'écroulement final jusqu'à sa tentative de suicide du 27 février 1854 dans le Rhin à 43 ans... Schumann meurt deux ans plus tard hospitalisé en 1856.



C'est en filigrane une description très fine de l'écriture d'un Schumann originellement solaire et exalté, envahi (et porté) par la pulsion créatrice, l'éclatement, la diffraction mais aussi l'absolue liberté d'une pensée qui sait a contrario de l'existence chaotique et difficile, essentiellement marqué par la rupture et l'angoisse, construire, et même déployer une

langage personnel d'une évidente cohérence. Le mystère Schumann tient à cette constante contradiction : une lente destruction interne et psychique à laquelle répond une œuvre énergique voire échevelée d'un raffinement instrumental souvent irrésistible. Bouillonnante surtout à ses débuts, puis de plus en plus canalisée, contrainte mais stimulée aussi dans un cadre classique (ses Symphonies), l'écriture est investie comme chez Brahms et plus tard Mahler, d'une indiscutable profondeur autobiographique.

Schumann était-il schizophrène, maniaco dépressif ? Est-il aussi anxieux et angoissé qu'on le dit ? Et comment son entourage, surtout son épouse la divine Clara née Wieck – l'amour de sa vie -, a-t-elle réagi face à l'inéluctable affaïssement de son mari ? A toutes ses questions essentielles pour qui veut comprendre le « cas Schumann », l'auteur apporte en plusieurs chapitres des éclairages aussi pertinents que documentés (les dernières années dans la clinique sont précisément évoquées jusqu'à la fin). Le bilan panoramique de l'œuvre schumanienne est aussi constructif et éloquent : on y perçoit très clairement le cheminement du créateur à travers ses choix formels : piano jusqu'en 1840, puis lieder, musique de chambre, écriture symphonique et concertante et aussi œuvres dramatiques (dont témoignent son opéra Genoveva et les oratorios Le paradis et la Péri, Le pèlerinage de la rose...). Esprit double, hanté par le péril d'anéantissement comme la pulsion vitale créatrice, Schumann à la fois Eusebius et Florestan, gagne ici une manière d'hommage sincère et analytique. Entre Phantasie et événements extérieurs, le combat de Schumann et son œuvre musicale n'en ont que plus d'éclat. Un essai passionnant qui suscite l'envie de tout réécouter pour mieux mesurer les épreuves et les défis de toute une vie.

LIVRES. « Robert Schumann, folies et musiques » de Philippe André (Le Passeur éditeur). Collection « Sursum Corda ». Date de parution : 23 octobre 2014. 21,00 €. 304 p. Livre numérique : 10,99 €

Autre ouvrage de Philippe André, critiqué, apprécié par la Rédaction Livres de classiquenews : [Nuages gris, le dernier pèlerinage de Franz Liszt, Le Passeur, 2014](#)).

LIRE aussi [notre entretien avec Philippe André à propos de Robert Schumann, Folies et musiques](#)

Nouvelle tournée Haydn, Beethoven par le JOA

JOA, nouvelle tournée : les 21,22 et 23 novembre 2014. Saintes et Paris. Voilà 18 ans que le JOA offre un terrain stimulant aux volontés instrumentales les plus ardentes et juvéniles... Chaque nouvelle tournée du JOA (jeune Orchestre



de l'Abbaye qui a sa résidence à Saintes) est la promesse d'un travail approfondi sur le répertoire abordé, sujet de séances acharnées d'autant plus formatrices pour les jeunes instrumentistes. En novembre 2014, le Jeune Orchestre de l'Abbaye travaille avec [Alessandro Moccia](#) à la direction et au premier violon : leur pédagogue est aussi le premier violon de l'Orchestre des Champs Elysées avec lequel le JOA cultive des relations familiales, le premier étant en quelque sorte le géniteur et le mentor du second.

Jeune Orchestre de l'Abbaye

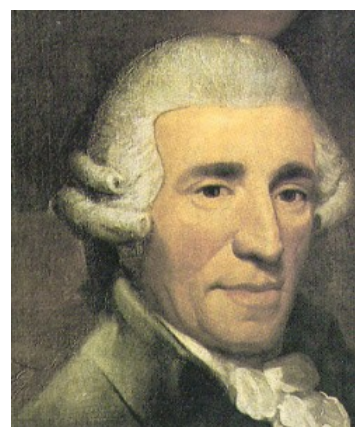


Confrontés aux défis multiples du jeu sur instruments d'époque, ils abordent durant un stage d'orchestre la Première Romance de Beethoven et l'Horloge d'Haydn. Deux œuvres virtuoses et redoutables sur le plan expressif qui les conduira à offrir le meilleur d'eux mêmes lors des 3 concerts, aboutissements de cette nouvelle session d'apprentissage intensif. **RV les 21, 22 et 23 novembre 2014** Les Jeunes du JOA abordent deux

sommets de l'écriture symphonique, de l'âge des Lumières avec le père de la Symphonie, Haydn soi-même, ... au romantisme le plus fougueux et exalté d'un Beethoven mûr, soit de l'extrême fin du XVIII^e au temps de la Vienne impériale éternelle, capitale de l'élégance facétieuse (1794) à la quête d'une arche musicale sans équivalent à son époque défendue par le grand Ludwig, conquérant d'un nouveau langage pour un nouveau monde, en 1812, celui qui va bientôt composer la 9^{ème}. En jouant les deux partitions sur instruments d'époque, les jeunes musiciens professionnels apprennent aussi en plus de la technique instrumentale, les valeurs et la sensibilité de chaque esthétique. Du classicisme au romantisme : une période clé de l'art musical et symphonique à Vienne.

Haydn : Symphonie L'Horloge

L'opus 101 de Haydn est en ré majeur : créée à Londres en 1794, lors des fameux Haydn-Salomon concerts, unanimement applaudis par la bonne société londonienne, la 101 débute par un prélude misterioso avant que n'éclate le bondissant Presto. Alors au sommet de sa carrière, Haydn aime cultiver de saisissants contrastes pour mieux surprendre et dérouter l'auditeur. L'Andante en sol majeur donne son titre à la symphonie : son rythme entêtant et continu de



balancier entonné tout au long de l'épisode offre une base à un air d'une vitalité rayonnante, préfiguration très intense de la marche funèbre de l'Eroica de Beethoven à venir. Haydn y peaufine une travail exaltant entre mélodie et rythme d'une tenue imbriquée fascinante. D'autant que l'amplification croissante de l'effectif fait passer d'une mécanique légère à une puissante machinerie en fin de séquence. Le Menuet est l'un des plus développés de Haydn et ne sera guère dépassé par son prolongement dans l'Eroica de Beethoven. Architecte virtuose, Haydn surenchérit en facétie et effets comiques : orchestre du trio jouant faux, entrée précoce des cors, effets de vièles... L'intelligence du Vivace final démontre toute la magie inventive et synthétique de Haydn qui a chaque symphonie, semble perfectionner encore et toujours ses prodigieux dons d'écriture : humour, complexité contrapuntique, enchaînement imprévu des sections en une arche expressive continûment dramatique. C'est un défi permanent pour le chef et les musiciens sur le plan des dynamiques.

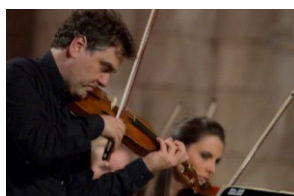
Beethoven : Symphonie n°8

Achevée en octobre 1812, soit (5 mois à peine après la 7ème), la Symphonie n°8 porte l'hommage amoureux de Beethoven comme séduit et insouciant par la fréquentation aimable d'Amélie Sebald, jeune femme spirituelle et cultivée dont il recherche alors la compagnie et peut-être plus. A sa création à Vienne (Redoutesaal, février 1814), la 8ème suscite un accueil mitigé. Après l'ample 7ème, la 8ème fait office de « petite », appellation validée par Beethoven lui-même, mais il ne faut pour autant en atténuer la valeur.

Marquée par une grâce lumineuse et dansante, la 8ème est pourtant un chef d'œuvre d'enchaînements réussis : l'énergie de l'Allegro vivace e con brio initial, la rythmique palpitante et tonique de l'Allegretto scherzando qui suit, –



son allure mécanique, de nature sautillante, aérienne voire facétieuse-, prolonge indiscutablement la Symphonie l'Horloge de Haydn- ; puis le menuet – clair hommage aux Viennois Haydn et Mozart (en place du scherzo traditionnel) ; enfin, le final en forme de rondo développe son flux aussi ample que les 3 mouvements précédents réunis, affirmant le clair espoir radieux du fa majeur.



Haydn, Beethoven :

[le JOA à l'épreuve symphonique](#)

[Nouvelle tournée du JOA](#)

[Du 17 au 23 novembre 2014](#)

[3 concerts publics, les 21, 22 et 23 novembre](#)

[2014](#)

Concert au lycée Bellevue à Saintes le 21 novembre
(dans le cadre des actions de médiations, rencontre avec les élèves, véritable échange avec les musiciens : les jeunes instrumentistes rencontrent les élèves internes pour discuter avec eux de musique classique)

[Concert à Saintes, Abbatale le 22 novembre, 20h30](#)

Concert à Paris, Hôtel des Invalides, le 23 novembre 2014, à 17h

(3ème concert de ce type à Paris)

[VIDEO : voir le JOA sous la direction de Philippe Herreweghe interpréter la Symphonie N°1 « Titan » de Gustav Mahler](#)
(Abbatale de Saintes, festival de Saintes, juillet 2013)

Gala Rameau à la Galerie des glaces de Versailles

Versailles, Galerie des glaces.
Gala Rameau, le 22 novembre
2014, 21h. Les 250 ans de la
mort de Rameau méritaient une
fin en apothéose dans l'écrin le
plus spectaculaire de



Versailles, sa galerie des glaces que le Dijonais a pu voir et traverser lui qui livra tant de divertissements et opéras suprêmes pour la Cour de Louis XV. Faiseur d'opéras merveilleux et fantastiques (ses actes infernaux, ses tempêtes et cataclysmes demeurent le plus impressionnants de la scène française baroque), Jean-Philippe Rameau n'eut de cesse de renouveler les formes musicales appliquées au théâtre : opéra ballet, comédie, tragédie évidemment mais aussi et dès sa jeunesse non encore versaillaise, mais provinciale, grands motets sous la voûte sacrée. Pour celle de la galerie des glaces, mêlant peintures de guerre de Lebrun, ors et miroirs à foison, le gala Rameau, qui clôt officiellement l'année Rameau 2014 (il reste encore quelques événements Rameau jusqu'au 31 décembre 2014 en vérité), présente une manière d'éventail, révélant les genres divers, profanes et sacrés, dans lesquels Jean-Philippe s'illustra de façon géniale.



Aux côtés de Samson (finalement censuré), et du Temple de la gloire récemment révélé à l'Opéra royal (version de 1746 sous la baguette élégante et ductile de Guy Van Waas, le 14 octobre dernier), voici le troisième opus de Rameau sur un livret de Voltaire : **La Princesse de Navarre**

(1745). La partition marque le sommet de l'inspiration de

Rameau à Versailles, c'est l'année où il livre la séditeuse et inclassable *Platée*. Le programme sélectionne une Suite d'après la partition intégrale : première et deuxième contredanses en rondeur, menuets, sarabande, gavottes air d'une Grâce... toute la sensualité de Rameau accordée au spectacle de danse s'y dévoile en liberté et en élégance.

Après l'entracte, autre opéra, autre Suite qui s'en déduit : **Castor et Pollux** (version de 1754) : chœur des Spartiates, air de Télaïre qui lui succède dans l'opéra, marche, air pour les athlètes... le nerf dramatique de Rameau, inspiré par Mars et surtout Vénus, peint en teintes funèbres la légende des frères Dioscures, Castor le ténor et Pollux le baryton. Castor et Pollux demeure la tragédie lyrique la plus jouée et reprise du vivant de Rameau et après sa mort. Un succès légendaire.

Et pour compléter ce brillant assemblage de pages symphoniques et lyriques, les interprètes jouent les 3 Grands Motets, déjà joués en octobre dernier par Les Arts Florissants et l'inégalable William Christie dans un répertoire qu'il avait l'intelligence de servir avec les Grands Motets du suiveur génial de Rameau, Mondonville. D'abord Laboravi (motet pour le chœur seul) puis Quam dilecta succèdent à la Suite de la Princesse de Navarre ; In convertendo ensuite, en épisode final, après la Suite de Castor et Pollux.

[Versailles, galerie des Glaces](#)

[Gala Rameau 2014](#)

[samedi 22 novembre 2014, 21h](#)

[2 h \(entracte inclus\)](#)

Katherine Watson, dessus

Anders J. Dahlin, haute-contre

Marc Mauillon, basse-taille

Marc Labonnette, basse

Les Chantres du Centre de musique de Versailles

Le Concert spirituel. Hervé Niquet, direction

Siroe de Hasse à l'opéra royal de Versailles

Versailles, les 26,28 30 novembre 2014. **Max Emanuel Cencic** chante **Siroé de Hasse** sur la scène et au disque (novembre 2014). Fervent interprète des passions baroques, le contre ténor Max emanuel Cencic offre en première française, la recreation de l'opéra seria Siroe d'un contemporain de Haendel et de Rameau, Hasse... Au moment où Rameau révolutionne de façon scandaleuse la tragédie lyrique française avec son premier opéra : Hippolyte et Aricie (1733), soulignant la spécificité gauloise quand toute l'Europe s'entichait pour l'opéra italien en particulier napolitain, le génial Saxon Hasse assure justement l'essor irrépressible du seria napolitain avec son Siroe que révèle aujourd'hui le contre ténor aux graves agiles, **Max Emanuel Cencic**. Le disque paraît début novembre chez Decca et le chanteur met en scène les représentations de novembre 2014 à l'opéra royal de Versailles. [En LIRE +](#)





L'histoire de Siroé associe un contexte historique et des intrigues amoureuses croisées: en 628, le belliqueux Roi des Perses Cosroé (Chosroès II), en guerre depuis des années, avec l'Empereur Chrétien Héraclius et lui ayant pris l'Egypte, la Syrie et la Palestine, décide de ne pas donner sa succession à son fils aîné Siroé. Celui-ci se révolte devant cette injustice et fait assassiner son père. Siroé devient Roi des Perses en 628. Il écrit aussitôt à Héraclius pour signer la paix, permettant à l'Asie Centrale de vivre une période de splendeur et de sérénité. Tout en brossant le portrait d'un prince éclairé et vertueux, Hasse exploite l'opposition des chrétiens et des perses, exacerbe les rivalités et multiplie les situations conflictuelles, les confrontations tendues et passionnées qu'il traite toujours en privilégiant la virtuosité de ses solistes. C'est aussi une claire illustration selon les principes pronés par Métastase, de la figure du prince providentiel, tout d'abord victime puis peu à peu puissant mais lumineux, c'est à dire civilisateur et pacifique. L'incarnation renouvelée d'un nouvel Alexandre.

Agenda

[Versailles, Opéra royal](#)

[Les 26, 28 novembre 2014, 20h](#)

[Le 30 novembre, 15h](#)

avec

Max Emanuel Cencic, Siroé

Julia Lezhneva, Laodice

Mary-Ellen Nesi, Medarse

Juan Sancho, Cosroe

Laureen Snouffer, Arasse

Dilyara Idrisova, Emira

Armonia Atenea

George Petrou, direction

Max Emanuel Cencic, mise en scène

Durée : 3h30 entracte inclus Tarif : de 35 à 140 €

CD

Hasse : Siroe, Max Emanuel Cencic. Double cd Decca, réf. 478

6768 : parution le 3 novembre 2014

Entretien avec Benoît Babel, directeur musical de Zaïs. Jouer Rameau et Haendel.

ENTRETIEN avec Benoît Babel, directeur musical de Zaïs. *Jouer Rameau et Haendel. Avec son ensemble sur instruments d'époque, baptisé Zaïs en hommage au génie raméllien, le claveciniste Benoît Babel vient de publier chez Paraty, un programme discographique réjouissant : enchaînant Concertos pour orgue de Handel et*



transpositions d'après Rameau. La vitalité exquise, le sens du drame, le festival des saveurs instrumentales servies comme un

buffet de combinaisons rares font les délices d'une réalisation superlative, d'autant plus bienvenue pour l'année Rameau 2014. Mais mettre en regard Haendel et Rameau, deux génies contemporains de la musique baroque n'est pas si anodin que cela. Explications. Entretien avec Benoît Babel, directeur musical de Zaïs.

En jouant les deux compositeurs qu'avez vous souhaité exprimer comme singularités respectives ?

Ce qui est curieux avec Handel et Rameau, c'est que leur musique différente de prime abord se complète parfaitement. Handel a cette spontanéité, ce naturel et cette fluidité qui font penser à l'Italie. Rameau a pour lui la légèreté, ce côté spirituel, humoristique mais jamais naïf. Mais ces deux génies ont en commun une incroyable maîtrise de leur art.

Avec Paul Goussot, titulaire de l'orgue de Ste-Croix, nous avons souhaité composer un programme le plus vivant possible. Nous avons pour cela utilisé deux « disciplines » que Rameau et Handel eux même ont beaucoup pratiquées : l'improvisation et la ré-écriture.

Handel, dans ses concertos, laisse à l'organiste d'immenses possibilités de création par des mentions « ad libitum ». Notre enregistrement compte au moins quatre grandes parties improvisées : trois au sein des concertos et également une ouverture en trois mouvements, ce qui est assez rare au disque. C'est d'ailleurs une joie immense pour l'ensemble Zaïs de découvrir chaque fois que nous donnons ce programme les nouvelles trouvailles de Paul. C'est très inspirant pour nous.

La démarche de ré-écriture et elle aussi très historique. Tous les opéras de Rameau contiennent des pièces ré-écrites, adaptées pour l'occasion. Paul Goussot a passé des mois entiers à inventer des



parties de violon, alto, hautbois, bassons ... à partir de la version en trio de Rameau. Il a ainsi créé une conversation constante entre l'orgue et les parties d'orchestre. Un immense travail ! C'était notre manière à nous de célébrer l'année Rameau en montrant que la pratique de la musique ancienne passe aussi par des expériences et que l'on peut de cette façon continuer à faire vivre ce répertoire et à le renouveler.

Réécriture, improvisation...

A propos de Rameau, que diriez vous en quelques mots pour définir son génie particulier au regard des oeuvres jouées ?

Rameau est pour moi le meilleur ambassadeur de la musique française du XVIIIème siècle et de l'esprit des Lumières. Bien que sa musique soit souvent intellectuellement complexe et virtuose, jamais elle ne contraint l'auditeur à une concentration extrême pour se laisser toucher par les affects. C'est ce que Rameau lui même appelait « cacher l'art par l'art ». Sa musique mérite d'être jouée et défendue. Je crois que, comme pour tout notre répertoire de musique ancienne,

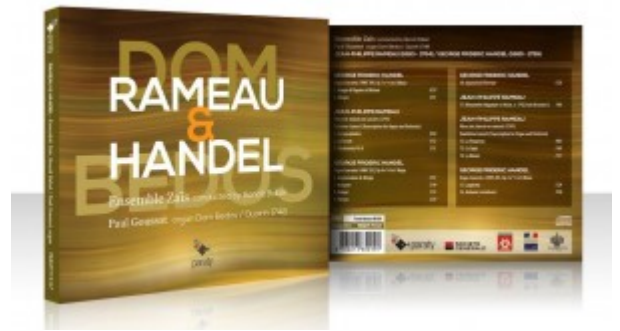
même après des siècles, cette musique parle directement à l'auditeur du XXIème siècle. C'est une musique sincère, honnête, dans le sens où elle invite directement l'auditeur à entrer dans son jeu, dans ses émotions. Pas besoin de distance, elle est faite pour que chacun la vive en soit.

Quels sont les caractères distinctifs de votre ensemble Zaïs et en quoi ce programme met il en avant ses qualités propres ?

Tous les musiciens se sont énormément investis dans ce projet. Ils m'ont fait confiance et chacun a apporté le meilleur de ce qu'il pouvait faire. Je leur en suis extrêmement reconnaissant. Beaucoup ne me connaissaient pas ou n'avaient encore jamais joué avec moi. C'est une réussite collective. Pourtant les obstacles ne manquaient pas. Jouer avec un grand orgue, se fondre dans sa justesse et donner vie à ces transcriptions de Rameau ... tout cela constituait des défis énormes ! Je pense que nous proposons dans ce CD quelque chose de vraiment original et singulier. Chacun pourra juger, mais nous sommes fiers de ce que nous proposons. Beaucoup de travail nous attend encore, l'aventure ne fait que commencer !
Propos recueillis par Alexandre Pham. Illustrations : ©ecliptique/Laurent Thion.

[LIRE aussi notre critique complète du cd Rameau & Handel par l'ensemble Zaïs et Benoît Babel : CLIC de classiquenews de septembre 2014.](#)

CD. Rameau, Handel : Concertos pour orgue, Pièces pour clavecin... (Zaïs, Paul Goussot, Paraty, 2013). Attention, programme remarquablement audacieux. Et sur le plan interprétatif : quelle



fulgurance dans un jeu à la fois noble, généreux et aussi percutant voire d'une mordante énergie ! **Sans réserve, voici le cd que nous attendions pour l'année Rameau 2014** : d'une plénitude enthousiasmante et par le choix de son programme, dans les œuvres retenues et transcrites, l'expression la plus sincère et la plus directe de cette *furie* musicale, doublée d'élégance propre au génie ramélien : l'affinité des interprètes (instrumentistes de l'ensemble Zaïs et organiste) avec le compositeur est totale et aussi d'une inventive audace comme l'atteste l'intelligence des transcriptions proposée s'agissant des *Pièces* de Rameau, originellement pour clavecin et transférées ici à l'orgue.



D'abord au service du premier Concerto pour orgue de Haendel (HWV 309), la gravité (couleurs sombres d'un lugubre solennel grâce aux bassons vrombissants) de l'*Adagio & organo ad libitum* captive dès le début ; la précision mordante, -pulsionnellement pertinente de l'*Allegro* qui suit montre à quel point la musicalité rayonnante de **l'ensemble Zaïs (Benoît Babel, direction)** sait s'affirmer avec une exceptionnelle volupté assurée, complice à chaque mesure de l'orgue bordelais, royal, et même impérial dans sa démesure réellement impressionnante. De ce fait, la cohérence et l'équilibre dans la prise de son, résolvant l'ampleur réverbérante de l'orgue avec le relief des instrumentistes est exceptionnellement réussie. Outre sa justesse artistique convaincante, le programme satisfait donc aussi sur le plan de sa réalisation technique, préservant une balance idéale malgré la disparité des instruments en jeu. Un exemple même de naturel et de prise de son vivante. Bravo aux

ingénieurs du son!

ECOUTER [quelques extraits de l'ensemble Zaïs en concert](#)

CD. French Trombone Concertos: Tomasi, Burgan, Guillou. Deutsche Radiophilharmonie Saarbrücken Kaiserslautern. Trombone: Fabrice Millischer (1 cd Perc.pro 2013)

CD. French Trombone Concertos: Tomasi, Burgan, Guillou. Deutsche Radiophilharmonie Saarbrücken Kaiserslautern. Trombone: Fabrice Millischer (1 cd Perc.pro

2013). L'enregistrement est réalisé en collaboration avec la Saarländische Rundfunk (SR) et la Südwest Rundfunk (SWR) – les 2 Radios propriétaires de l'Orchestre de la Deutsche Radio

Philharmonie Saarbrücken Kaiserslautern, dont l'instrumentiste



français Fabrice Millischer a été pendant 5 ans le tromboniste-solo. Le CD regroupe 3 concertos français pour trombone: celui d'Henri Tomasi qui est selon les propos de l'intéressé : « le concerto le plus emblématique que nous ayons dans toute la littérature du trombone jusqu'à maintenant » ; celui de Jean Guillou jamais joué pour des causes diverses ; enfin celui de Patrick Borgan qui « est vraiment mon concerto de A à Z puisque le compositeur et moi-même nous connaissons de longue date et il a écrit un poème symphonique autobiographique autour de ma vie de musicien ». Le Concerto de Tomasi (1957) déploie une sensibilité atmosphérique (vision enchantée du Nocturne, sorte d'étuve méditerranéenne) et une appétence lyrique feutrée pour le caractère chantant du trombone dont le soliste restitue l'envoûtante faconde. Plus intérieur et ouvert sur le mystère, le somptueux poème Lucifer offre une partie d'une incandescente et lumineuse intensité au trombone dont le chant irradié est préparé par les cordes solistes (violon puis violoncelle). De toute évidence, l'album séduit déjà pour la sélection des partitions abordées. Une traversée pleine de finesse et de références à son parcours de virtuose accompli.

Crépitements, scintillements du Lucifer de Millischer



Venu à la musique par le piano avant le trombone, **Fabrice Millischer né en 1985** affirme disque après disque un tempérament attachant, non dépourvu d'une certaine audace explicitement assumée dans ses

recueils discographiques précédents : « Libretto », « Pérégrinations », « trombone All Styles »... autant d'invitations à goûter le timbre et la ductilité sombre mais expressive du trombone par celui qui en maîtrise aujourd'hui toutes les facettes sonores après avoir aussi été initié au CNSMD de Lyon, à l'art si subtil de la sacqueboute. D'emblée dans ce nouveau programme parfaitement conçu et enchaîné, le style élégant, le jeu franc et d'une finesse expressive souvent jubilatoire font la réussite de la réalisation : virtuose du cuivre, Fabrice Millischer est assurément un tempérament impétueux, ciselé, qui sait mesurer ses effets pour mieux en distiller la magique séduction. Pour nous point d'orgue de ce triptyque, le poème symphonique du compositeur proche Patrick Burgan. Son Concerto d'une ampleur orchestrale si raffinée, intitulé « **La chute de Lucifer** » (écho involontaire du [récent disque Lucifer dédié à Guillaume Connesson par le chef Spinosi, lui aussi inspiré par le mythe luciférien](#)). La partition a été créée à Lyon par Fabrice Millischer en mars 2010.

Ici, le sujet se confond avec la propre carrière du jeune instrumentiste ; accordé au violoncelle soliste (mouvements I et III), le divin trombone de Millischer exprime cette écriture épique, aux lueurs crépusculaires et éclairs romantiques assumés d'une écriture qui ambitionne jusqu'à



la flamboyante envolée de la narration biblique. Inspiré du Paradis perdu de Milton (lequel avait inspiré Handel dans son magnifique oratorio L'Allgreo, il Penseroso de il Moderato, mais uniquement dans la version sublimissime de Gardiner) : l'ouvrage est un morceau de choix qui reste très accessible. Le choix double du trombone et du violoncelle évoque la double capacité du virtuose français (à Toulouse, il remporte le 1er prix de l'un et l'autre instrument!) : les 3 épisodes suivent

la geste de Lucifer, son statut de dieu céleste bientôt abimé par sa tentation et sa faiblesse pour la chair et le pouvoir ; Burgan y dépeint les combats structurels du bien contre le mal, des anges rebelles contre les séraphins. Chocs, déflagrations, confrontations... l'étoffe orchestrale cultive les éclairs mais en scintillements ciselés d'où jaillit le plus souvent le gemme rare du trombone soliste. Le cri du trombone, chant désespéré et déjà perdu, exprime l'empoisonnement de l'homme par lui-même, l'échec de ses espérance quand surgit irrépressible le règne sombre de Satan. Les couleurs du cuivre en majesté, ses accents expressifs inédits (bec de saxophone dans l'embouchure, croassement sourd mais déchirant produit grâce à la sourdine...), l'agilité du soliste, sa facilité technique subliment les effets techniques en traits irrésistibles. Lumière, Révolte (plus de 11 mn), enfin Abîmes (entonné à son début comme une marche post berliozienne aux crépitements sombres et lugubres... les bassons y sont glaçants) récapitulent en un triptyque saisissant, le destin de l'humanité, sa chute inéluctable, sa propension au chaos et au trouble, et la transposition musicale d'un tel épisode si dramatique emporte l'enthousiasme par la justesse des options et des choix interprétatifs. Le raffinement et la subtile mesure de l'écriture de Patrick Burgan assure une partition irrésistible par l'enchaînement de ses climats à la fois enivrés, hypnotiques, suspendus, hallucinés (soliloque du trombone funambule du second mouvement Révolte). La partition est un chef d'oeuvre et une œuvre capitale même qui s'impose ainsi naturellement dans la littérature pour trombone. De la tendresse la plus angélique à la grimace sardonique, le jeu de Fabrice Millischer exalte les facettes ciselées d'un ouvrage épique et narratif absolument abouti dans ses équilibres sonores, sa parure instrumentale, ses épisodes finement caractérisés, entre plongée inquiète, immersion ténébriste, lyrisme éperdu mais toujours parfaitement mesuré. Superbe récital. Donc logiquement, CLIC de classiquenews d'octobre 2014.

CD French Trombone Concertos: Tomasi, Burgan, Guillou.
Deutsche Radiophilharmonie Saarbrücken Kaiserslautern.
Trombone: **Fabrice Millischer.** Ulrich Kern, direction. 1 cd
Perc.pro LC 11995 / SWR>>.

Compte rendu, opéra. Lille.
Opéra de Lille, le 17 octobre
2014. Rameau : Castor et
Pollux. Pascal Charbonneau,
Henk Neven, Gaëlle Arquez... Le
Concert d'Astrée, chœur et
orchestre. Emmanuelle Haïm,
direction. Barrie Kosky, mise
en scène.

L'année Rameau 2014 est fêtée à Lille avec une nouvelle production de Castor et Pollux !

Au Concert d'Astrée d'Emmanuelle Haïm associe une jeune et brillante distribution, très investie dans la mise en scène insolente et insolite, mais surtout pertinente, de Barrie Kosky, directeur de l'Opéra Comique de Berlin. Une soirée riche en émotions et en audace où Rameau est mis en valeur par la force des talents combinés !

Castor et Pollux voit le jour en 1737 dans une version plus longue avec un prologue allégorique sur le traité de Vienne. Les Lullystes acharnés sont alors très critiques et méprisants, ils ne savent pas encore qu'en 1754 l'opéra repris et remanié sera un exemple illustre de l'école française de musique effectivement créée par Lully et dont Rameau deviendra le dernier véritable représentant d'envergure, voire le sommet, avec le mélange de science et d'émotion qui lui sont propres. La version mise en scène pour cette production est celle de 1754, dont peut-être seul l'aspect dramaturgique est réellement amélioré.



Castor et Pollux de chair et de sang

La mise en scène de **Barrie Kosky** est une créature bizarre que l'on trouve rarement en France. En une transposition absolue de l'histoire et un expressionnisme certain, quoi que plus ou moins abstrait, la production est une recette qui ne plaira guère aux puristes, mais, en l'occurrence, une formule qui marche très bien et qui même rehausse l'oeuvre. Nous sommes donc dans un décor unique, une boîte en bois où les dieux et les chœurs dansent, courent, se fracassent contre les murs, saignent, etc., ; un huis clos qui permet d'éclairer davantage

l'histoire. Qui devient plus dramatique que tragique. La mise en scène parle par conséquent à l'auditeur contemporain, tandis que la performance de l'orchestre baroque nous emmène à imaginer et présumer comment la musique sonnait dans un temps révolu.

Dans ce cadre, la distribution des chanteurs est engageante et engagée. Castor et Pollux sont chantés avec brio par **Pascal Charbonneau et Henk Neven** respectivement. Si l'expressionnisme de la mise en scène (avec sa grande intensité physique) affecte parfois la voix du premier, il demeure un Castor alléchant par la beauté du timbre et la colorature facile. Henk Neven est un habitué du rôle, sa performance préserve l'accent noble de la tragédie, par la gravité de son chant et un jeu d'acteur émouvant. Leur complicité sur le plateau est une belle évidence. Nous trouvons une même entente à deux voix chez les sœurs Télaira et Phoebé, interprétées par **Emmanuelle de Negri et Gaëlle Arquez** respectivement. De Negri est une chanteuse de talent qui sait servir la musique de son personnage, sa voix a une certaine légèreté à laquelle nous ne pouvons pas rester insensibles, d'autant plus que son jeu d'actrice est aussi investi. Or, nous aurions préféré un chant plus nuancé, notamment lors du célèbre air « Tristes apprêts ». Nous nous demandons si c'était un choix stylistique du chef d'orchestre, que nous n'avons pas trouvé particulièrement impressionnant pour ce morceau normalement sublime. Arquez (qui nous a marqué dans Le Couronnement de Poppée à l'Opéra de Paris), quant à elle, montre au public les nombreux visages de son talent. Elle a une sensualité rayonnante sur scène que complète de façon exquise son chant envoûtant. Mais c'est surtout l'aspect dramatique de son jeu qui impressionne, elle réussit à nuancer le rôle de Phébé, lui donnant une gamme d'expressions élargie (quoi que, en tant que méchante, le tourment l'emporte ici sans alternative) et captive l'auditoire par son articulation de la langue française, par une prosodie immaculée. Une jeune étoile du firmament lyrique qu'on espère voir davantage sur scène.

Les rôles secondaires sont toujours remarquables d'un point de vue scénique. Musicalement, nous avons tout particulièrement apprécié la performance d'**Erwin Aros** en Mercure (et l'Athlète, personnage intégré dans le rôle de Mercure pour cette production). Il chante l'ariette virtuose « Eclatez, fières trompettes » d'une façon stylisée que nous trouvons... intéressante. S'il a un beau timbre brillant et une technique irréprochable, nous ne comprenons pas qu'il chante à mezza voce la section la plus aigüe (et donc héroïque) de l'ariette, sachant que Rameau, si mathématiquement précis dans ses partitions, ne le souhaitait pas. D'un point de vue dramaturgique l'effet est déconcertant, l'Athlète chante le texte suivant : « Eclatez, fières trompettes, faites briller dans ces retraites la gloire de nos héros », pourquoi le chanteur projette-t-il ses trompettes à mi-voix ? Cela nous interroge. En dépit de cette stylisation peut-être imposée, nous sommes à nouveau reconquis lors du génial trio de l'acte IV « Rentrez, rentrez dans l'esclavage ». Félicitons le chœur du Concert d'Astrée au bel investissement, toujours très réactif et polyvalent. **Le Concert Astrée sous la direction d'Emmanuelle Haïm** n'a rien perdu de l'alacrité qui lui est propre. L'équilibre entre fosse et plateau est maintenu tout au long des 5 actes. Si nous aurions peut-être préféré plus de nuances dans la performance, l'attaque et la vigueur des cordes, ainsi que la candeur particulière des vents, convainquent. Pour autant est ce réellement suffisant chez Rameau?

Compte rendu, opéra. Lille. Opéra de Lille, le 17 octobre 2014. Rameau : Castor et Pollux. Pascal Charbonneau, Henk Neven, Gaëlle Arquez... Le Concert d'Astrée, chœur et orchestre. Emmanuelle Haïm, direction. Barrie Kosky, mise en scène. Une œuvre rare à (re)découvrir à [l'Opéra de Lille les 17, 19, 21, 23 et 25 octobre 2014.](#)